

Vidéo

Martin Girard

Number 152, June 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, M. (1991). Review of [Vidéo]. *Séquences*, (152), 10–11.

FRANKENSTEIN UNBOUND

Réalisation: Roger Corman.
Scénario: Corman, Frank X. Feenay, Ed Neumeier, d'après un roman de Brian Aldiss. **Avec** John Hurt, Raul Julia, Bridget Fonda, Nick Brimble. **Origine:** États-Unis, 1990. **Durée:** 96 minutes.

Les fans de Roger Corman désespéraient de ne plus jamais voir le cinéaste réaliser un nouveau film. Après plusieurs projets annoncés en vain, Corman a finalement repris du service. **Frankenstein Unbound** est sa première réalisation en vingt ans. L'auteur a visiblement bénéficié ici de plus de moyens que dans n'importe lequel de ses autres films. En fait, le seul budget de ce film équivalait sans doute à tous les budgets réunis de ses quelques 23 films réalisés dans les années cinquante. Cela nous vaut d'ailleurs une première partie avec des décors high-tech somptueux et des effets visuels parfaitement convaincants. Mais peu importe, Corman parvient tout de même à conférer une allure purement série B à cette production, dont le sujet ne manque pas de délice. Jugez par vous-même: en l'an 2031, un scientifique tente de mettre au point une nouvelle arme, mais ses recherches le propulsent dans un autre espace-temps. Il se retrouve, avec sa voiture futuriste, près du lac Léman en Suisse, à l'époque désormais célèbre où les Byron et les Shelley faisaient la fête. Mais quelle n'est pas la surprise de notre héros du futur lorsqu'il rencontre un curieux docteur qui se présente sous le nom de Frankenstein, lequel a concocté une créature meurtrière dont les crimes sont attribués à une innocente jeune femme du village. Prompt à



s'improviser justicier, notre scientifique américain va tenter de convaincre Frankenstein d'innocenter la jeune femme, n'hésitant pas finalement à lui remettre une copie du «Frankenstein» de Mary Shelley pour qu'il puisse prendre connaissance de sa propre destinée. Le film culmine au pôle nord, dans le lointain futur, où se retrouvent notre scientifique, Frankenstein, et ses créatures. Durant l'affrontement final, le chercheur prend la place de Frankenstein, son ancêtre spirituel, pour détruire le monstre, cet ancêtre mythique de la bombe atomique (sic). La dernière scène donne l'occasion à Corman de laisser libre cours à son goût pour les éclairages multicolores, comme à l'époque de **Masque of the Red Death**. Bref, tout le monde s'amuse.

Cette histoire d'une généreuse folie contient des passages d'un humour disons curieux. Comme celui où le scientifique complimente Mary Shelley pour le succès remarquable de son roman, «un classique», alors que cette dernière vient à peine d'en commencer l'écriture. Tout cela durant une balade dans la campagne suisse du XIXe siècle à bord de l'automobile high-tech et chromée du héros. Ce mélange de fantastique, de science-fiction, d'humour et de prétentions psychophiliques est typique de l'oeuvre de Corman. C'est tout lui, ça. Mais ce qui est typique, également, c'est la mise en scène bâclée comme dans le bon vieux temps, c'est l'absence totale de direction d'acteurs et ce goût marqué pour le ridicule qui ne tue pas. Le problème véritable, c'est qu'à une certaine époque le fantastique grandiloquent et prétentieux de Corman a pu faire illusion, comparé à la pauvreté ambiante du genre. Je pense en particulier à sa série d'adaptations de Poe et Lovecraft. Mais plus personne aujourd'hui ne prend très au sérieux ces films aimables, parfois un tantinet ridicules, (y compris les meilleurs comme **Tomb of Ligeia**, **Masque of the Red Death** ou le très beau

Haunted Palace, de loin son chef-d'oeuvre). Alors aujourd'hui, dans l'univers de surabondance dans lequel s'agit le fantastique au cinéma, la pratique cormanienne du genre se voit remettre à la place qui lui revient. C'est-à-dire sur les tablettes de clubs vidéo. Ce qui ne devrait empêcher personne d'y goûter, car en cette période de néo-psychédéisme, Corman est plus à la mode que jamais. D'ailleurs on devrait ressortir **The Trip... Ça ferait un malheur.**

DARKMAN

Réalisation: Sam Raimi
Scénario: Sam et Ivan Raimi, Chuck Pfarrer, Daniel et Joshua Goldin. **Avec** Liam Neeson, Frances McDormand, Larry Drake. **Origine:** États-Unis, 1990. **Durée:** 96 minutes.

Quand on découvre une série B fauchée, mais dotée d'un enthousiasme et d'une énergie débordante, on se demande ce que l'auteur ferait si on lui donnait les moyens de mettre en scène son délire avec toute la somptuosité que permet les grands studios. C'est un peu ce qu'on pu se demander les amateurs de deux films précédents de Sam Raimi, **Evil Dead** et sa suite. Si le premier n'était que maladroit et ridicule, le deuxième laissait deviner une sensibilité surréaliste complètement délirante dans l'excès et l'humour. Avec **Darkman**, on peut maintenant apprécier ce délire à une échelle sans précédent. Raimi, cette fois, a le budget dont il pouvait rêver pour déployer sa folie avec toute l'ampleur désirée. Le résultat est une film-bande dessinée souvent hallucinante, toujours à la limite extrême du ridicule, et dont le brio technique est souvent à couper le souffle.

Sorte de mélange improbable entre **Batman** et le **Fantôme de l'opéra**, **Darkman** raconte les aventures d'un savant dont les recherches portent sur la fabrication d'une peau synthétique. Victime d'un horrible accident



provoqué par des criminels, tenu pour mort, notre savant va poursuivre ses travaux en secret et découvrir une formule lui permettant de revêtir une nouvelle peau et même d'emprunter la physionomie de ses ennemis pour mieux les combattre. L'histoire ne présente pas d'originalités marquantes. Mais le traitement est d'une imagination furibonde. Le film est comme un projectile que le cinéaste lance dans la face des spectateurs. Il évolue à un rythme d'enfer, chaque séquence apportant sa dose d'invention, de trouvailles délicieuses et de folie.

Darkman, plus que **Batman** ou **Dick Tracy**, est ce que le cinéma américain a produit de plus convaincant en matière de transposition à l'écran de l'esthétique B.D. Il y a dans ce film un travail immense sur les cadrages, les mouvements, les éclairages, le choix des couleurs, les costumes, les décors, pour créer cette plastique aux traits un peu grossiers, à l'éclat très vif, qui fait le charme des «comics». En même temps, l'auteur ne s'impose aucune retenue, aucune censure dans le développement du récit. Il n'y a ici aucune demi-mesure. Parfois le résultat est à la limite du grotesque, mais même cela fonctionne dans cet univers où l'excès est une forme d'art. C'est en soi un petit miracle si l'on considère qu'il s'agit d'un film produit par un grand studio.

On peut regretter, bien sûr, que Raimi n'insufflé aucune profondeur sociale ou psychologique à son film. Et l'émotion n'est pas non plus

au rendez-vous, d'autant plus que les interprètes ne sont guère convaincants. L'auteur vise uniquement le plaisir immédiat, l'épate un peu superficielle. Sa virtuosité étourdissante fait illusion: Raimi n'a rien à dire, mais il le dit avec un brio sans égal.

WHERE THE HEART IS

Réalisation: John Boorman.
Scénario: Boorman, Telsche Boorman. **Avec** Dabney Coleman, Uma Thurman, Suzy Amis, Joanna Cassidy. **Origine:** États-Unis, 1990. **Durée:** 94 minutes.

Le dernier film de Boorman est passé pratiquement inaperçu lors de sa sortie, l'été dernier. Cela ne devrait pas surprendre outre mesure, car est ainsi faite la carrière de ce cinéaste hétéroclite qui s'intéresse toujours aux projets les plus improbables. Qui plus est, **Where the Heart Is** n'est pas son meilleur film. Mais, un Boorman, même mineur, mérite toujours un peu d'attention.

Le scénario est dû à la plume quelque peu naïve de la fille du cinéaste. Le projet est pourtant ambitieux, puisqu'il s'agit d'une variation contemporaine sur le thème du **Roi Lear** de Shakespeare. Un père de famille new-yorkais projette de faire démolir une ancienne demeure pour construire sur le terrain un immeuble à bureaux. Mais ses enfants jurent que la vénérable maison mérite d'être sauvée du pic de démolisseur. De guerre lasse, le père cède l'édifice à ses enfants et les force à quitter le foyer familial pour aller y vivre en toute indépendance. Ces enfants de riche devront donc se débrouiller seuls pour gagner leur pitance, un concept dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence. Par ailleurs, les affaires du père tournent mal et il se voit forcé éventuellement d'emménager avec ses enfants dans la demeure devenue le refuge d'excentriques.



Quand Boorman décide de livrer un message, qu'il soit social (*Leo the Last, Deliverance*), écologique (*The Emerald Forest, Zardoz*) ou philosophique (*Hell in the Pacific*), il n'y va pas avec le dos de la cuillère. Son style flamboyant, assez subtil, d'une poésie souvent grandiloquente, vise directement le centre de la cible et ne cherche pas à ménager les nuances. Mais il en résulte toujours des films fascinants, souvent insolites, qui ne ressemblent généralement à rien d'autre. *Where the Heart Is*, qui est sûrement un de ses moins réussis, possède néanmoins plusieurs de ces qualités.

Malgré le symbolisme un peu gros qu'elle représente, la vieille demeure est en soi un bel objet de cinéma poétique. Sorte de refuge intemporel pour les marginaux, elle rassemble une société hétéroclite et excentrique qui donne l'occasion à Boorman de laisser libre cours à son imagination visuelle, à son goût marqué pour le décoratif et le baroque. Cette apologie de la différence, qui condamne de façon très simpliste le conformisme des bourgeois et des yuppis, a quelque chose d'attendrissant et d'infiniment sincère, comme l'était la charge de Boorman contre les destructeurs de la forêt amazonienne dans *The Emerald Forest*.

Une chose demeure incontestable: Boorman a un sens

visuel incomparable et cela se savoure même dans ses films les plus ordinaires. Dans celui-ci, par exemple, un des personnages peint d'immenses trompe-l'œil sur les murs de la maison, animés d'objets et d'humains, pour une série d'images destinée à la publication d'un calendrier. Par effet cumulatif, ces «visions» fantasmagoriques créent un climat onirique qui sert de tremplin à l'insolite qui bientôt se répand dans tout le film. Cette recherche est le résultat d'artifices un peu trop marqués, mais procure néanmoins quelques satisfactions momentanées.

Where the Heart Is manque de rythme. Sa trajectoire narrative est un peu floue et son humour tombe le plus souvent à plat. Boorman a toujours manqué de rigueur. Il lui faut un scénario en acier pour contenir un peu ses épanchements baroques. On ne peut pas dire qu'il travaille ici du métal solide. C'est plutôt de la vieille brique friable. Mais le charme demeure incontestable.

La distribution réunit, il va sans dire, une bande d'interprètes hautement cabotins. On retiendra en particulier la présence de Christopher Plummer et celle de Crispin Glover.

Martin Girard

Musicalité

Après avoir été Danton pour Andrzej Wajda, avant d'être Christophe Colomb pour Ridley Scott, Gérard Depardieu campera un autre personnage historique, un peu moins connu celui-là, le musicien Martin Marais, qui œuvra à la cour de Louis XIV à la fin du XVII^e siècle, dans un film d'**Alain Corneau**, *Tous les matins du*



monde. Daniel Auteuil sera aussi du concert dans le rôle de Sainte-Colombe, maître puis rival du musicien, virtuose d'un instrument quasi oublié, la viole de gambe. Anne Brochet, la Roxane de *Cyrano de Bergerac* retrouvera son partenaire dans ce nouveau tableau d'époque.

Fidélité

Conscient du succès international du *Festin de Babette*, film tiré d'une nouvelle de l'écrivaine danoise Karen Blixen, **Gabriel Axel** va tourner, en France cette fois, une autre adaptation d'un texte de l'auteure, *L'Héroïne*. André Dussollier, Marie Trintignant et Jean Carmet seront en tête de la distribution.

Ancienneté

La série de télévision *Miami Vice* et le film *Manhunter* ont conféré à **Michael Mann** une réputation de cinéaste moderne, habile à créer par les images et la musique un climat très *mod*. C'est pourtant vers le passé qu'il se tourne pour sa prochaine entreprise avec une nouvelle adaptation du roman classique de James Fenimore Cooper *The Last of the Mohicans*. Daniel Day Lewis y tient le rôle de Hawkeye, coureur des bois émérite, et son compagnon Chingachgook, le Mohican du titre, devrait être interprété par un Indien

authentique, vraisemblablement Rodney E. Grant qui campait Wind in His Hair dans *Dances with Wolves*.

Excentricité

Le cinéaste canadien **David Cronenberg** a trouvé une nouvelle source d'inspiration pour ses visions bizarres, le roman *The Naked Lunch* de l'écrivain américain William Burroughs. Après s'être occupé lui-même de la scénarisation, il en a entrepris le tournage avec le concours de comédiens américains, anglais, australiens et canadiens parmi lesquels Peter Weller (*Robocop*), Judy Davis (*A Passage to India*), Julian Sands (*A Room with a View*), Roy Scheider et Monique Mercure.

Humanité

L'auteur de *The Killing Fields* et *The Mission*, **Roland Joffé**, a eu



de la difficulté à mettre en branle son nouveau film *The City of Joy* d'après le roman de Dominique Lapierre. L'intrigue se situe en effet à Calcutta, dans une oeuvre instituée pour venir en aide aux plus pauvres, et certaines organisations locales, fatiguées de voir leur ville présentée au cinéma comme un foyer de misère, ont fait des difficultés à l'équipe de production. Finalement l'affaire est en train avec en vedette Patrick Swayze (*Ghost*) dans le rôle d'un médecin. Shabana Azmi, qui fut la présidente du jury du dernier Festival des films du monde, est aussi de la distribution.

Visibilité

Spécialiste en films fantastiques, **John Carpenter** (*Halloween, Starman, Prince of Darkness*), s'est engagé dans un projet intitulé *The Memories of an*

Invisible Man. Il semble que le sujet sera traité avec un grain d'humour puisque l'acteur engagé pour jouer l'homme invisible n'est autre que Chevy Chase.

Criminalité

Le comédien canadien **Eugene Levy** que l'on a vu notamment dans *Splash*, où il était le savant maniaque décidé à étudier la sirène, passe derrière la caméra pour un remake d'une comédie de Mario Camerini, *Crimen* (1960), connue en français sous le titre *Chacun son alibi*, où l'on retrouvait la fine fleur des acteurs comiques italiens: Alberto Sordi, Vittorio Gassman et Nino Manfredi. La nouvelle version s'intitulera *Returning Napoleon* et aura pour vedettes John Candy et Jim Belushi.

Théâtralité

Après avoir été congédié du plateau de *Another You*, **Peter Bogdanovich** a tout de même



trouvé un nouveau projet. Il s'agit de l'adaptation d'une pièce comique du dramaturge anglais Michael Frayn, *Noises Off*, qu'on a présentée à Montréal il y a quelques années sous un titre rigolo: *En sourdine, les sardines*. On y évoque l'agitation dans les coulisses d'un théâtre où on présente sur scène une comédie de boulevard. Carol Burnett et Michael Caine font partie de la troupe.

Continuité

Il y aura donc un sixième épisode de la série *Star Trek* toujours avec la même équipe d'interprétation. Cette nouvelle